

["Attendu que..."]

Articles de Gabriel Gely 12
dans

sur la Préface au Théâtre de Goethe.

en lecture

DEUX HOMMES

ANDRÉ GIDE vient de publier, dans « *Attendu que...* » (Charlot, Alger), un certain nombre de chroniques écrites en pleine « révolution nationale », pour les lecteurs du *Figaro*, journal qui eut le grand honneur d'attirer les foudres de M. Henri Béraud. Dans ces articles « livrés », livrés comme des combats, par le grand écrivain, on trouve la preuve qu'à l'époque des grandes trahisons les grands clercs n'ont pas trahi. Le Cardinal de Retz dit quelque part que le courage est banal mais la fermeté rare. C'est bien cela qu'il faut admirer dans ces « interviews imaginaires » : fermeté du cœur, fermeté de la main qui tient la plume. C'est une grande chance pour la France (mais, après tout, ce qui caractérise la France dans le domaine de l'esprit, n'est-ce pas sa ligne de chance ?) de voir dans ces temps difficiles, un de ses plus grands écrivains refuser une adhésion mille fois sollicitée, et refuser également de se taire ; en un mot « résister » et, par cette résistance, sauvegarder aux yeux de nos Alliés comme à ceux des Français captifs, le prestige de l'intelligence française.

La partie centrale du livre, autour de laquelle dansent, pour ainsi dire, sur un rythme léger, de charmantes lignes sur la poésie, et une admirable analyse du rôle de Phèdre, est constituée par une « Introduction au théâtre de Goethe », écrite en janvier 1942 et destinée à la célèbre collection « La Pléiade ». Par une ironie du sort, et plus probablement par intention malicieuse des éditeurs, cette édition française de Goethe, autorisée et encouragée par Otto Abetz, se trouve préfacée par Gide et du même coup Goethe « enrôlé dans notre Légion Etrangère ». Mais n'est-ce pas une plus grande malice encore de l'histoire, qui fait du moins Allemand des Allemands le plus grand écrivain de langue allemande ?

A vrai dire je me méfie des écrivains lorsqu'ils se mêlent de critique. Sans aller jusqu'à dire, avec un personnage de roman : « Il faut qu'un artiste soit un crétin » il me semble bien qu'il y ait, entre l'écrivain et le critique, différence de nature et non différence de degré, comme Bergson l'enseignait jadis à Péguy, parlant du talent et du génie. Les écrivains sont par essence même des créateurs, des poètes (et Gogol a mille fois raison lorsqu'il appelle son roman « Les âmes mortes » : poème) tandis que les critiques sont des interprètes qui expliquent, décomposent, et montrent aux touristes les beaux endroits. Je me souviens de certain « Tableau de la littérature française classique » publié naguère par la N.R.F. et où l'on voyait Pascal présenté par Mauriac, La Rochefoucauld par Lacretelle, Marivaux par ~~Mauriac~~ ^{Mabroux,} ~~Le Boëlle~~ ^{???} par Cocteau, etc... Il faut bien dire que l'ensemble me laissait sur ma faim et qu'il m'apparaissait comme une vaste entreprise d'« schluss », chaque écrivain contemporain expliquant avec complaisance comment le classique considéré n'avait fait qu'amorcer sa propre œuvre et annoncer, comme Jean-Baptiste, la venue du Seigneur.

Je sais bien que Gide connaît, pour avoir lu et relu dans le texte allemand l'œuvre immense de Goethe, l'homme et l'époque, et qu'il est un des seuls Français à « ne point se perdre dans la variété de ce fantastique Goethe » comme l'appelle Valéry. Mais, malgré cette science, malgré ce voisinage de deux pensées pendant de longues années il me semble que Gide, sans aller jusqu'à « tirer Goethe à lui » ne l'a pas, comme il l'affirme, situé exactement et ne nous a présenté qu'un écho. Écho de la voix d'un homme dans le cœur d'un autre homme ; lorsqu'il s'agit de Goethe et de Gide, il y a là une certaine importance et c'est précisément cette « importance du regard » spécifiquement gidienne, qui apparaît lorsqu'on étudie le détail de son « Introduction au théâtre de Goethe ».

« L'œuvre de Goethe, de part en part est enseignement. Son génie est essentiellement dictatique » écrit Gide dès la première page. Une affirmation aussi péremptoire, bien qu'étayée par des anecdotes et des références, me hérissa

aussitôt. Il est bien évident, qu'un écrivain écrit toujours pour être lu et qu'une œuvre vaste comporte infailliblement un enseignement. Un peu partout, dans la sienne, Goethe a répandu des conseils et même des impératifs. On se rappelle le huitain composé lors de la deuxième édition de Werther (1775) qui se termine ainsi :

Sei ein Mann, und folge mir nicht nach.
(Sois un homme et ne m'imité pas)

Mais ces conseils, Goethe les donne toujours avec prudence et parle rarement en son nom propre. Il ne se fait pas d'illusions sur l'action de l'homme de lettres : « pour quelques années encore il n'y a pas à envisager une action par la littérature » (Eckermann, 21 mars 1831). Tout « l'enseignement » que l'on peut trouver dans l'œuvre de Goethe est individuel : il expose simplement, soit lui-même, soit par l'intermédiaire d'un personnage, son attitude en face de telle ou telle circonstance. Et tout au long du livre d'Eckermann, on le voit *réagir* avec tout ce que ce terme comporte d'action et de réflexion, mais sans prétendre donner à sa pensée une valeur universelle. En un mot ce que Goethe propose, c'est tout au plus une sagesse ; certainement pas une doctrine.

Et c'est justement l'intérêt de lire ces pages de Gide, d'écouter le retentissement du protestant allemand chez le protestant français, de suivre la pensée luthérienne de Goethe à travers le filtre calviniste de Gide. Dans sa classique étude sur « les Etats-Unis d'aujourd'hui », André Siegfried, évoquant le facteur religieux en Amérique, écrit ceci : « Pour Luther, le chrétien sera donc serviteur de l'Etat et les choses temporelles, mais il réservera la liberté de son âme : conception mystique religieusement cynique politique. Calvin, au contraire, regarde surtout la doctrine comme un moyen en vue de l'action. L'individu devient *un chargé de mission* dans la société, son devoir est de sanctifier la vie sociale, etc... » Ces lignes de Siegfried, qui éclairent si bien la politique des Etats-Unis, sont également révélatrices, en ce qui concerne les positions respectives de Goethe et de Gide. Goethe, né et formé dans le luthérianisme, ne cesse tout au long de son œuvre depuis « Götz von Berlichingen » jusqu'aux dernières conversations avec Eckermann, de rendre hommage au Réformateur. Et alors que, dans Eckermann, il n'est pas que seule fois question de Calvin, Goethe s'écrie le 11 mars

1832, l'année même de sa mort : « Nous ne savons pas, tout ce que nous devons à Luther... nous avons de nouveau le courage de nous tenir d'un pied ferme sur la terre de Dieu et de nous sentir dans notre nature humaine, habités par Dieu », et rien ne permet de supposer qu'il n'est pas sincère. Gide au contraire, qui se défend toujours d'être calviniste et dénonce le calvinisme comme un « écran » entre le Christ et lui, a gardé cependant du calvinisme le goût de l'analyse sans complaisance et celui de l'enseignement éthique. Bien qu'il s'écrie constamment : « C'est sur mon esthétique que je veux être jugé » c'est, depuis les « Nourritures » jusqu'à « Retour de l'U.R.S.S. » et peut-être malgré lui son éthique qu'il nous propose avec une chaleur qui a pu faire prononcer le mot de propagande. Sans aller jusque là, il semble bien que l'œuvre de Gide qui a eu tant en France qu'à l'étranger (et singulièrement en Angleterre) l'influence éthique que l'on sait, soit de part en part enseignement et que la formule « son génie est essentiellement didactique » s'applique beaucoup moins à Goethe qu'à Gide lui-même.

**

De même lorsque Gide déclare : « Goethe n'attaque pas le Christianisme, simplement il passe outre, ou plutôt il passe à côté », il me semble qu'il va vite en besogne. Que Goethe, par suite de l'influence luthérienne, ou de l'influence de Rousseau, ou de son propre génie, soit disposé à adorer Dieu dans la nature, c'est-à-dire dans la création, cela n'implique nullement le rejet d'un Dieu personnel et tout puissant. Gide joue sur les mots lorsqu'il écrit : « C'est par adoration d'une force supérieure à Zeus même que son Prométhée se révolte, Zeus personnifiant la force élémentaire que la force spirituelle doit parvenir à maîtriser ». Goethe s'en est d'ailleurs très nettement expliqué : « Si l'on me demande s'il est dans ma nature de vénérer le soleil, je répondrai encore : oui, car il est également une révélation du très haut, et même la plus puissante qu'il nous ait été jamais donné à nous, enfants de la terre, de percevoir. J'adore dans le soleil la lumière et la force procréatrice de Dieu, grâce à laquelle seulement nous vivons, nous nous mouvons et existons, et avec nous, tous les animaux et les plantes. » (conversation du 11 mars 1832). Que la pensée de Goethe soit

foncièrement anti-catholique, je veux bien l'admettre, mais qu'il soit « naturellement et spontanément païen », comme le prétend Gide, je ne le pense pas : ni même qu'il soit panthéiste. Car il y a loin de l'adoration de la nature *créée par Dieu* au panthéisme absolu des « Nourritures » (Ne cherche pas Dieu, Nathanaël, ailleurs que partout) où le créateur n'est plus qu'un accessoire, somme toute assez gênant, de la création. Là encore Gide semble bien, non pas annexer, mais tirer quelque peu Goethe de son côté. Il y aurait un intéressant parallèle à faire entre le sentiment de la nature chez Goethe et la déification de la nature chez Gide. Goethe est avant tout un visuel : malgré les cris de passion de Werther il voit, il expérimente, il passionne son esprit pour les problèmes de la biologie ; cette nature, il essaie avant tout de la comprendre et d'en tirer le plus d'art possible. Gide au contraire, dans tous ses voyages, ne fait que se chercher et en quelque sorte « courir après lui ». Pour lui comme pour Amiel un paysage est un état d'âme. Entre Gide et Goethe se dresse la question du monde extérieur : ou plus exactement de la vie extérieure. Goethe dit : « Ce que l'homme observe et sent à l'intérieur de soi-même me paraît constituer la partie la moindre de son existence », et se présente, selon le mot de Valéry, comme « le grand apologiste de l'apparence ». Gide au contraire m'apparaît comme entraîné dans une perpétuelle quête de réalité, de réalité intérieure, et chaque ville, chaque rivière, chaque fleur ne sont pour lui que des sources d'enrichissement intime. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même dans son « Journal » où je trouve ceci : « Ma réalité reste toujours quelque peu fantastique. Au fond je n'arrive jamais à y croire tout à fait (*non plus que dans la vie*) et n'ai jamais pu souscrire au mot de Gautier : « L'artiste est un homme pour qui le monde extérieur existe » (p. 922). Et alors que Gide, à l'époque des « Nourritures » du moins, et secouée l'emprise familiale, se révèle à lui-même dans un panthéisme militant, Goethe ne demande à la nature que de lui fournir la matière d'une œuvre d'art extérieure, comme elle-même, à l'artiste.

**

Il n'entre pas dans mes intentions de réduire (comme si l'on pouvait « réduire » Gide ?) « L'Introduction au théâtre de Goethe » à quelques sentences judicieusement

découpées dans le texte. Tout au plus ai-je noté quelques phrases qui m'ont — j'allais dire choqué — éveillé.

Ainsi la conclusion : « Nous restons reconnaissant à Goethe, car il nous donne le plus bel exemple, à la fois souriant et grave, de ce que, sans aucun secours de la grâce, l'homme, de lui-même, peut obtenir ». Là encore je bute. Là encore, je trouve que Gide tire Goethe à lui et mon Dieu, disons le mot, le réduit à son « Prométhée ». Gide nous raconte, dans son journal, la révélation que fut pour lui la lecture du Prométhée : « Il me semble qu'aucun coup de ciseau pour dégager ma figure intérieure, n'a enfoncé plus avant (même ceux de « Nietzsche » par la suite) que ne firent, lorsque je les lus pour la première fois à vingt ans, ces vers admirables du Prométhée. Rien de ce que je lus de Goethe ensuite ne put modifier cette première intaille, mais bien seulement la parachever et je dirais plutôt « l'adoucir » (p. 906) ». Eh bien, même dans ce fameux « Prométhée », je vois victoire, je vois défi, mais nullement rancœur, nullement irréligion. Prométhée, c'est entendu, ravit le feu pour le donner aux hommes, mais c'est le feu divin, c'est le feu créé par Zeus. Rien ne prouve que Prométhée n'ait pas été précisément choisi par Dieu pour cette victoire passagère, et que Dieu n'ait pas voulu forcer l'homme à une lutte, pour donner à ses semblables le feu de l'Esprit. Que Prométhée prenne prétexte de *cette grâce* pour défier ou mépriser Dieu ce n'est point l'affaire de Goethe, mais de Prométhée lui-même : Goethe constate l'attitude et s'en va vers d'autres travaux. Que Gide considère Prométhée comme « un juste à qui la grâce a manqué » et s'occupe ensuite beaucoup plus de son aigle que de lui-même, Goethe n'y est pour rien et je m'étonne de voir Gide l'y maintenir. Car enfin lorsque je lis dans Eckermann ces paroles de Goethe : « Toute productivité sublimée, tout aperçu vraiment profond, toute pensée grande et fertile n'est du ressort de personne et se trouve être supérieure aux puissances terrestres. Ce sont des présents inespérés que l'homme reçoit d'en haut, de purs présents de Dieu etc... » (11 mars 1928), je ne peux m'empêcher de penser que Goethe fait manifestement allusion à sa propre « productivité » et remercie Dieu de cette grâce : et je vois peu de différence entre ce que le chrétien nomme « grâce » et le fameux « démoniaque » dont Goethe prend bien soin de préciser le caractère affirma-

tif, en refusant tout trait démoniaque à Méphisto « beaucoup trop négatif » (2 mars 1931). Maintenant, libre à Gide de refuser à Goethe la grâce dont lui-même se croyait doté. Il semble que Gide, toujours à la recherche de sa « Figure intérieure », se trouve bien davantage « chez lui » dans le palais de Phèdre que dans la chambre toute gracieuse de Weimar.

Mais où Goethe et Gide se rejoignent et naviguent de conserve, c'est dans cet humanisme où baigne toute la littérature classique. Lorsque Napoléon, qui méprisait ses semblables, dit à Goethe ce qu'il n'a dit à personne : « Vous êtes un homme » il place Goethe à son rang de grand écrivain, il le situe dans la lumière qui lui convient. Et cette formule, trouvée pour l'impassible Goethe, s'applique exactement à Gide le tourmenté. Lorsque Goethe s'écrie : « Le tremblement est le meilleur de l'homme » et Gide : « La seule grande influence que j'aie vraiment subie est celle de Goethe », ils pensent tous deux à des orientations possibles de leur vie : comme d'une même cime des eaux qui eussent pu se confondre, se partagent et s'en vont fertiliser d'autres terres...

Il est d'usage, dans certaines chapelles politico-littéraires, de dresser dans une opposition qui sent furieusement l'école, le classique Goethe au romantique Gide. Et de s'appuyer sur la célèbre boutade « j'appelle classique le sain et romantique le malade ». Relisant Eckermann, je tombe sur cette phrase qui rend un son autrement vrai et *ressemble* autrement à Goethe : « Pourquoi tout ce bruit autour du classique et du romantique ? *Ce qui importe* c'est qu'une œuvre soit vraiment bonne et bien faite, et elle deviendra du même coup classique. »

Ce qui importe... et singulièrement dans une période où la civilisation humaine a couru et *court encore* de si grands risques, c'est de reconnaître dans chaque nuit l'appel de nos phares, de faire avancer inflassablement, mètre par mètre, la Route de la France, et, en accueillant toujours les idées les plus neuves et les formes les plus belles, d'« assumer le plus d'humanité possible ».

GABRIEL GELIN.

nt/